

# Vingt ans après

Alexis Bétemps

J'avais connu Ernest Schüle et son inséparable épouse lors des journées de préparation au Concours Cerlogne au début des années septante.

Jeune professeur enthousiaste, en syntonie avec les temps, donc plutôt contestataire, je venais de rentrer de Mons en Belgique où j'avais suivi un post-graduat de linguistique. J'avais appris d'une manière intensive, un tas de notions qui m'ont été très utiles par après, dans la vie, mais, en même temps, j'avais aussi acquis la conviction que la vérité, la seule, venait de Chomsky et du générativisme linguistique. Tout le restant n'était que mensonge ou égarement scientifique, terrain vague dominé par les conservateurs, tels que les néogrammairiens, voire tous les "autres", qui pataugeaient encore librement, dans l'attente libératoire du triomphe structuraliste imminent... Les cours organisés par l'équipe scientifique du Centre me parurent, au premier impact, venant d'un autre monde. Bien plus en arrière, bien sûr...

Sur le plan linguistique, au début des années 1970, la perception du patois en danger était en train de se généraliser et la naissance du mouvement *arpitan*



Donnas, mai 1986. XXIV<sup>e</sup> Concours Cerlogne

(photo U. Andreetto)

l'aurait sanctionnée. Sur le plan politique, la Vallée d'Aoste traversait un moment agité, d'opposition marquée entre gauche et droite, opposition qui n'avait pas épargné non plus les forces autonomistes, profondément déchirées entre elles. Les répercussions sur la société valdôtaine étaient évidentes et les divisions, sur des bases idéologiques, étaient accentuées. La communication entre les personnes était devenue difficile, dans le monde de l'école surtout.

Bref, pendant quelques années, ce qu'on appelait les "cours de patois" ont connu une certaine turbulence et je me suis trouvé en première ligne, parmi les contestataires. La confrontation a été souvent dure, mais, de ma part tout de moins, toujours sincère et sans arrières pensées.

Mon premier impact avec Monsieur et Madame Schüle a donc été au début plutôt orageux...

Avec la mort de René Willien, en 1979, Mademoiselle Maria Ida Viglino, assesseur à l'instruction publique de l'époque, proposa mon nom pour la succession à la présidence du Centre. Je fus accueilli avec beaucoup de méfiance, mais sans préjugés inamovibles. Monsieur Schüle, toujours présent et disponible pour les nécessités du Centre, tout de suite après mon élection, me prit de côté et me dit clairement – la clarté était parmi ses prérogatives les plus saillantes – que j'aurais pu m'occuper de la gestion du Centre, mais que la conduction scientifique lui serait revenue. Ce que je trouvai juste.



Saint-Nicolas, 1978. x<sup>e</sup> Stage de patois - E. Schüle, J. Pezzoli, M.I. Viglino, R.-C. Schüle

(photo R. Willien)

La tension s'estompa progressivement. Le Centre reprit son activité à plein régime, d'une manière un peu différente, peut-être, mais en suivant toujours les lignes dictées par les statuts de fondation. J'appris à mieux connaître les membres du Centre et à les apprécier, chacun à sa mesure. Schüle était le plus présent ; celui avec qui j'avais le plus de contacts. Non seulement, il ne manquait jamais à la réunion mensuelle du Comité, mais, quand il trouvait le temps nécessaire, il prolongeait ses séjours pour enrichir les dossiers qu'il était en train de monter : il passait des journées aux Archives Historiques Régionales, avec son ami Lin Colliard, plongé dans les comptes de la vénérable collégiale de Saint-Ours ou bien dans les archives communales de Fénis, sur les traces du toponyme Clavalité qui le fascinait, ou bien encore près d'un champ de pommes de terre d'Ayas, avec Sandrino Béchaz en train d'atteler le mulet pour les labours. Il serait impossible de rappeler ici les innombrables intérêts culturels qui le stimulaient.

Jour après jour, j'ai eu le bonheur de pouvoir reconstruire mon rapport avec lui en travaillant pour le Centre autour de projets communs. Le cheminement d'Ernest Schüle, romaniste, dialectologue de l'école de Jud, qui accordait beaucoup d'importance aux aspects ethnographiques et pour qui l'enquête orale n'était pas simplement finalisée à recueillir des noms, mais, aussi, à les relier aux choses désignées, devait le porter assez rapidement en Vallée d'Aoste où les patois qu'il étudiait avec tant de passion avaient conservé une richesse et une vitalité remarquables.

La connaissance avec Willien se fit lors des rencontres entre patoisants valdôtains et valaisans, vers la fin des années cinquante. De ce contact virent le jour le Concours Cerlogne (1962), le Musée Cerlogne (1963), puis le Centre d'Études (1967) et tant d'autres initiatives pour le patois, dont René Willien était le protagoniste, et Monsieur et Madame Schüle les inspirateurs et conseillers illuminés. Pendant plus de 30 ans, Ernest Schüle anima en Vallée d'Aoste des colloques, des stages, des conférences, des leçons, des fêtes du patois, des rencontres avec les enseignants. Ce sont ces derniers qui ont bénéficié de manière particulière de son savoir. Et ceux qui l'ont connu en conservent un souvenir inoubliable. Ce n'est pas par hasard qu'ils sont abondamment représentés dans notre délégation, ici, à Neuchâtel.

Homme de grande culture et éducation, il était aussi à l'aise dans l'amphithéâtre de l'université que dans une étable de Bionaz ; devant la jeune institutrice d'un village perdu de Fontainemore que devant le président du gouvernement valdôtain. Il éprouvait un plaisir sincère à partager ses connaissances avec les autres, que ce soit un collègue illustre ou un paysan de nos montagnes ; il avait au surplus la capacité, qui est celle des grands maîtres, d'éveiller l'intérêt de l'autre et de susciter des énergies tournées ensemble vers le même but ; il possédait la simplicité majestueuse qui permet de rendre facilement accessibles des concepts difficiles ; il se réjouissait de connaître des gens nouveaux, humbles ou puissants, de qui il essayait toujours d'apprendre quelque chose ; il aimait la convivialité attachante autour d'une table d'amis (et il en comptait plusieurs...), assaisonnée d'une belle chanson en chœur à la fin du repas.

Parmi les nombreux souvenirs qu'il m'a légué, j'en rappelle trois qui ont significé beaucoup pour moi.

Quelques mois après ma nomination à la présidence du Centre d'Études, il m'a invité avec mon épouse et mes deux enfants petits à une sortie de deux jours dans le val d'Hérens. Avec nous, il y avait aussi des membres du Centre avec leur famille respective. Il nous a logés, à ses frais, chez lui et dans un petit hôtel de Sion. Le lendemain, nous avons remonté la vallée, direction Évolène, en faisant de nombreuses étapes pour nous présenter des amis, des élèves, des témoins connus au hasard de ses enquêtes. Partout, il était bien accueilli et on avait vraiment l'impression que les personnes rencontrées se sentaient honorées de sa présence et de son attention.

Un autre souvenir que je veux évoquer est celui de la fête de ses 75 ans. Il m'avait invité avec d'autres amis valdôtains et d'ailleurs. À la fin du repas, ses quatre enfants on présenté un petit spectacle de leur cru, plein d'esprit et de tendresse, évoquant des souvenirs de famille partagés. Cela a été pour moi une source d'admiration et d'émotion profonde.

Et quand, quelques jours avant de mourir, il m'a appelé, avec Saverio Favre, à son chevet pour me parler en tête à tête, il a reconnu qu'il s'était trompé en me jugeant négativement lors qu'il m'avait connu. J'ai eu honte en l'écoutant. C'était plutôt moi qui, présomptueux, m'étais comporté, à l'époque, avec arrogance. Je n'ai rien dit. Il savait que moi aussi j'avais changé.



Saint-Nicolas, 1972. T. Telmon, E. Schüle, R.-C. Schüle, I. Janin, R. Willien

(fonds R. Willien)